

COUP DE SANG
SOUS LES FLAMBOYANTS

Siloë^{éditions}

18, rue des Carmélites
44000 NANTES
4, rue Souchu-Servinière
53009 LAVAL cedex

www.siloe.fr
chezsiloe.canalblog.com

© Siloë, 2012

ISBN : 978-2-84231-544-3

Marie Pontacq

COUP DE SANG
SOUS LES FLAMBOYANTS

Siloe^{éditions}

À Satprem et Sujata

Îlot : « 2/ Élément ayant une unité, un caractère particulier, mais isolé au sein d'un espace plus vaste. »

Dictionnaire Larousse

Special Tea

Je devais retrouver Inge à Pondichéry. À la terrasse de *L'Aristo*, Nehru Street.

Ce n'était pas original. Tous les routards connaissent ce troquet. Ou du moins le connaissent. Pour les voyageurs occidentaux, *L'Aristo* de cette époque-là était l'une des haltes obligées de tout périple dans le sud de l'Inde. Je n'y avais encore jamais traîné mes tongs, mes deux incursions précédentes dans le sous-continent ne m'ayant pas conduit plus bas que les grottes sculptées de Mahabalipuram. Mais nombreux étaient les amis qui m'avaient parlé de ce café. Aussi, quand l'occasion se présenta de donner un rendez-vous à ma déesse blonde, ce fut ce nom-là qui me vint spontanément aux lèvres.

C'était à Bombay que j'avais rencontré Inge, dans les jardins suspendus de Malabar Hill. Je débarquais de Paris, elle de Copenhague. Le nez levé vers les bâtisses à peine distinctes dont la forme rappelait vaguement des citernes, nous

avons échangé nos impressions, Inge dans un anglais parfait, moi dans un sabir approximatif, avec mon accent français mâtiné de breton :

— C'est ça, les fameuses tours du silence ?

— Oui, mais on ne les visite pas.

Nous avons suivi du regard les évolutions des vautours qui tournoyaient dans le ciel sans nuages.

— Vous croyez qu'ils ont déposé des corps là-haut ? Ce sont les rites funéraires des Parsis, n'est-ce pas ?

De toute évidence, elle avait bien potassé son *Lonely Planet*. Mais les pratiques mortuaires des adeptes de Zoroastre ne signifiaient rien pour moi en cet instant. Je n'avais d'yeux que pour Inge, sa blondeur solaire, son teint de reine des neiges, et ce regard d'outremer aussi profond que la baie de Chowpatty, dont les immensités violettes s'étendaient à perte de vue devant nous... Bon, d'accord, c'étaient des clichés. Mais j'étais ébloui, toutes les métaphores de mon enfance océane et les sonnets d'amour du Lagarde et Michard chantaient en chœur dans ma mémoire.

— Vous restez longtemps à Bombay ?

— Trois jours.

Trois jours ? Ce fut assez pour qu'opère la cristallisation chère à Stendhal. Je la revis devant le temple jaïn, la Porte de l'Inde, près de la gare Victoria et à Mani Bhavan, et nous partageâmes un soir un taxi dont le chauffeur sikh nous balada deux heures sur Marina Drive sous prétexte de nous rafraîchir avec l'air moite qui soufflait du front de mer par la vitre ouverte de l'Ambassador.

Puis nous clôturâmes ces trois jours d'errance touristique au restaurant du Taj, où nous échangeâmes quelques confidences sur fond de sitar, avec vue sur les lumières vacillantes de Bombay by night.

— Vous partez demain matin ?

— Je prends le train pour Bénarès. Je dois retrouver une amie là-bas. Et vous ?

— Le sud... Madras, puis Pondichéry.

— Ah, les Français ! Toujours la nostalgie de leurs anciens comptoirs !

Je hochai la tête. Chandernagor, Pondichéry, Mahé, Yanaon, Karikal... Cette rengaine d'enfance tintait encore en moi, Mais en l'occurrence, il ne s'agissait pas de cela.

— C'est surtout que je suis censé y rencontrer le vice-consul de France. Il semblerait qu'il puisse me pistonner pour un poste d'administrateur et j'ai promis à mon père de le voir. Mais je ne suis pas encore décidé. J'ai un côté vagabond, vous savez. Et puis vivre en Inde, pour un Occidental...

Elle hocha la tête, compréhensive.

— Moi aussi, je ferai un crochet par Pondichéry, avant de bifurquer vers le Kerala.

La question latente me brûlait les lèvres, au moins autant que l'imprudente bouchée de riz au chili que je venais d'enfourner d'un coup.

— Est-ce qu'on pourrait se revoir ?

Je retins mon souffle, avec l'impression que mon destin était suspendu aux lèvres de la belle et que son refus m'enverrait sombrer derechef dans la non-existence d'où m'avait inopinément

tiré son regard à damner tous les dieux du panthéon hindou.

La réponse vint, me sauvant *in extremis* du naufrage.

— Pourquoi pas ? Vous connaissez un endroit à Pondy ? J'y serai le 25, dans l'après-midi.

— Eh bien, disons *L'Aristo*. Vous connaissez *L'Aristo* ? C'est un café-restaurant, Nehru Street. Il paraît que la terrasse domine la ville.

— Va pour *L'Aristo*...

— Le 25, vers 17 heures ?

— D'accord, Yfig.

Les notes de l'*Hymne à la joie* déferlèrent en moi, couvrant les sons aigres du sitar.

Quelque part, il est vrai, j'avais un peu honte. À peine débarqué de l'aéroport et immergé dans cet Orient grouillant d'apsaras aux yeux noirs et de beautés à longues nattes brunes, voilà que je m'éprenais d'une Nordique au teint de lys que j'aurais pu aussi bien rencontrer à Paris ou dans les frimas de sa Scandinavie natale. Si la femme était bien la « rappelleuse d'heures et de paysages » dont parle Alain-Fournier, j'aurais l'air fin, moi, d'associer une walkyrie à toutes les images de mon séjour en Inde !

Mais que voulez-vous ? Je n'ai jamais eu d'à-propos. Pendant la semaine qui sépara le départ d'Inge de mon propre voyage vers le sud, j'essayai bien de me guérir en absorbant à pleines louches les récits épiques du Mahabharata et les textes sacrés de l'Inde éternelle. Peine perdue ! C'était à Inge que je pensais en lisant les poèmes

de Mirabaï, et, du haut de leur trône de lotus, les déesses hindoues me souriaient avec ses lèvres.

Bref, j'étais dans un état proche de la rupture d'anévrisme quand, le 25 du même mois, je grimpai deux à deux la volée de marches qui conduisait à *L'Aristo*. Il n'était que 16 heures, mais quitte à poireauter une heure, j'avais préféré être *on the safe side*, comme disent les Anglais, plutôt que de rater ma princesse, dont la montre n'était peut-être pas encore réglée sur l'heure locale.

La petite mousson cette année-là se faisait attendre, et j'étais en nage quand je débouchai sur la terrasse, le poulx à cent quatre-vingts comme un gamin à son premier rendez-vous. Et là, ce fut un éblouissement. La terrasse de *L'Aristo*, c'était un régal pour les yeux, un jardin des délices rafraîchi par la cascade immobile des bougainvilliers en fleur, dont les gerbes roses se détachaient sur le ciel. Un instant, je me penchai sur la balustrade pour reprendre mon souffle, le regard happé par l'océan des toits, dont le lointain tremblait dans une brume de chaleur. Puis j'allai m'asseoir à l'ombre, à une table où j'avais vue sur l'escalier, et hélai le serveur.

— *Yes, sir?*

Je savais qu'il y avait une brasserie à Pondy et j'avais gardé un bon souvenir des bières indiennes, la Kaliani, la Bagha, la Kingfisher... J'hésitai un instant avant de me décider pour la dernière, à cause de l'oiseau bleu sur l'étiquette. J'ai toujours aimé les martins-pêcheurs.

— *One Kingfisher, please.*

Je vis le gamin jeter autour de lui un regard embarrassé et agiter la tête. Comme les Indiens ont une curieuse façon de dodeliner d'une épaule à l'autre pour manifester leur approbation, je gardai un doute.

— *You don't have beer?*

Le gosse se racla la gorge, jeta un coup d'œil vers l'entrée des cuisines, puis se gratta furtivement la fesse. Bref, ma demande le gênait, et je compris tout à coup pourquoi. « Bon sang, Yfig, à quoi tu penses ? *L'Aristo* est un café *muslim*, et les musulmans ne peuvent pas servir d'alcool, leur religion le leur interdit ! »

Je m'apprêtais à rattraper ma bourde en commandant un anodin *mango juice*, quand le gamin parut se raviser.

— *Wait, sir...*

Il disparut dans les cuisines et je l'oubliai aussitôt, le regard fixé sur le rectangle sombre où débouchait l'escalier.

Quand il reparut quelques instants plus tard, il portait une théière et une tasse, qu'il disposa devant moi sur un plateau à fleurs. Je tournai vers lui un regard étonné.

— Mais je n'ai pas commandé de thé !

Il sourit en balançant la tête.

— *Yes, sir. Special tea!*

J'ôtai le couvercle de la théière et l'odeur de malt qui monta du récipient me renseigna aussitôt sur son contenu. *Special tea!*

Je congédiai le gamin d'un geste et portai la tasse à mes lèvres, le regard fixé sur l'escalier.

16 h 20. À intervalles réguliers, quelqu'un émergeait de la cage obscure et papillotait des yeux dans la lumière : routards au visage luisant de sueur, avec cette expression égarée des Occidentaux confrontés au foisonnement de l'Inde, locaux à moustaches, beautés indigènes en sari, *putu* rouge au milieu du front et bracelets de verre étagés jusqu'aux coudes... Trois Européennes déboulèrent en riant, vêtues d'un jean moulant et d'un *top* beaucoup trop décolleté pour ce pudique pays. Je me réjouis qu'aucune d'elle ne fût Inge.

16 h 45. Elle n'allait pas tarder à présent. La gorge sèche, je hélai de nouveau le *tambi*, qui me jeta un regard complice.

— *Special tea, sir?*

J'acquiesçai d'un hochement de tête. Il faisait de plus en plus chaud et je sentais la sueur couler entre mes omoplates, sous ma *kurta* de coton blanc. L'espace d'un instant, je caressai l'idée d'aller me rafraîchir au robinet des toilettes, dont la porte s'ouvrait à ma droite dans un renfoncement. Mais au risque de manquer Inge ? Jamais ! Je préfèrai rester là à siroter ma bière, le regard désespérément rivé au trou sombre d'où pouvait émerger d'un instant à l'autre ma divinité blonde, ma princesse des contes d'Andersen, éblouissante et éblouie elle-même, non par la vue de ma modeste personne, mais par la lumière de ce pays où il ne fait jamais froid.

17 h 10. Est-ce que ma montre avançait ? Je demandai l'heure à un couple de Français atta-

blé derrière moi. La femme me renseigna avec empressement. Elle portait un teeshirt décolleté en trapèze et ses clavicules aussi cramoisies que des betteraves cuites témoignaient d'une exposition trop prolongée à l'impitoyable fournaise du Tamil Nadu.

— Il y a longtemps que vous êtes en Inde, monsieur ? Nous, on est arrivés vendredi dernier. Ça fait un choc, ce pays, vous ne trouvez pas ? À peine débarqués, on a eu envie de reprendre le premier avion pour Paris. N'est-ce pas, Gérard ?

— Ah ça, oui ! approuva l'interpellé, qui suait dans son marcel à rayures.

Visiblement, ils avaient envie de parler, de déverser leur trop-plein de l'Inde dans l'oreille complaisante d'un compatriote qui avait dû passer par les mêmes épreuves qu'eux : coupures de courant, chaleur, moustiques, autobus fous couronnés de grappes humaines, haut-parleurs tonitruants et j'en passe. Cassés et vaguement hagards, ils étaient prêts à s'accrocher à moi dans ce pays-océan qui les débordait de partout, cernés qu'ils étaient par le fourmillement humain et le flot assourdissant des véhicules, sans parler de la foule des dieux dont les bras tentaculaires devaient les poursuivre jusque dans leurs rêves. Un Français, chéri, tu te rends compte ? Enfin quelqu'un qui ressent les mêmes choses que nous...

Mais ça ne faisait pas mon affaire.

— Excusez-moi, j'attends quelqu'un.

Prenant le risque de passer pour un malotru, je leur tournai le dos, le regard de nouveau rivé

sur la cage d'escalier. 17 h 15. Qu'est-ce qu'elle fichait, bon sang ? À présent, je ruisselais. Des gouttes de sueur perlaient jusque sous mon nez, mêlant leur goût salé à celui de la Kingfisher, que je pompai en renversant la tête pour vider la tasse jusqu'au fond.

— *Tambi! One more special tea, please!*

La bière arriva comme les précédentes, dans une théière en faïence à liséré d'or. Quelle était sa contenance exacte ? Sans doute un peu plus que les trente-trois centilitres de rigueur... Cette fois, j'étais en nage et je dus filer aux toilettes, où je soulageai ma vessie et me rafraîchis le visage en ayant l'impudeur de laisser la porte entrouverte pour garder un œil sur l'escalier.

Quand je revins à ma place, le cadran de ma montre indiquait 17 h 30. Bon, ce n'était pas encore un retard alarmant. L'Inde est le pays des contretemps et des incidents imprévus. Le taxi d'Inge avait pu tomber en panne, ou se perdre, ou prendre une déviation pour l'Infini... À moins qu'elle n'ait attrapé l'une de ces innombrables maladies qui guettent les touristes, depuis la simple piqûre de moustique envenimée jusqu'à la dengue hémorragique, en passant par toutes les variétés de dysenterie. Mais je répugnais à imaginer ma déesse affligée d'une courante. Les hommes, que voulez-vous, sont d'incurables romantiques...

À 18 h 15, après une demi-douzaine de *special teas* à l'enfilade, je ne savais plus trop qui j'attendais. Une Nordique ou une Shakti locale comme celle qui venait de me couler une œillade

au passage avant de rejoindre le frère ou le fiancé déjà attablé à l'autre bout de la terrasse ? La blondeur d'Inge, à présent, ne me semblait plus aussi indispensable à l'ordre du monde. Une impatience me prit et j'allai m'accouder à la balustrade. Rapide comme toujours sous les tropiques, le crépuscule descendait sur l'océan des bougainvilliers. Les lampes à gaz s'allumaient un peu partout dans les échoppes. Du temple voisin s'éleva tout à coup une lancinante musique, dont les accords s'envolèrent vers le ciel déjà tavelé d'ombre. Un raga du soir...

Les jambes en coton, je regagnai ma table. Le couple de Français avait disparu sans que je m'en aperçoive. Le *tambi* aussi avait été remplacé, et ce fut un autre gamin à prunelles veloutées qui vint remplir ma théière.

Je me sentais bien maintenant. Le crépuscule avait apporté avec lui un peu de fraîcheur et une brise soufflait de la mer. Une *amma* en sari violet passa près de moi en faisant tinter ses bracelets de chevilles. Je lui souris par-dessus ma tasse. Le parfum du jasmin entrelacé à sa natte vint titiller mes narines.

Il y avait longtemps que je n'avais plus consulté ma montre. À quoi bon ? Le temps m'appartenait, je voguais sur un océan de bien-être. Si Inge était arrivée à ce moment-là, je crois bien qu'elle m'aurait dérangé...

— *Special tea, sir?*

Les mots résonnèrent à mon oreille comme un mantra. Je dodelinais de la tête à présent.

Des images défilèrent sous mes paupières closes. J'étais ici et ailleurs à la fois. Mes perceptions débordèrent l'espace étroit de la terrasse. Je planais sur les rues populeuses, descendais Nehru Street en direction de la Ville Blanche, humais l'air de la jetée battue par les vagues. Parvenu sur le môle, je me fis mouette pour monter très haut dans le ciel où je tournoyai, ivre d'espace et de vent. Et quand ce fut vraiment la nuit, je me transformai en étoile. Autour de moi, les astres se mouvaient dans leur trajectoire immuable et je sentis le frôlement des pieds de Nataraja dansant sur le monde dans son cercle de flammes.

— *Special tea, sir?*

Je m'éveillai en sursaut, la nuque ankylosée. Tout était sombre autour de moi. Les tables astiquées luisaient dans l'obscurité, et au-dessus de la balustrade, la masse confuse des bougainvilliers se détachait sur l'écrin de la nuit.

Je promenai autour de moi un regard ahuri. Personne, excepté un gamin accroupi dans un coin, sous la lueur d'une veilleuse. Les yeux grands ouverts, il suivait mes gestes sans un mot.

— *What... what are you doing?*

— *Watching, sir.*

Le veilleur de nuit... Combien de temps avais-je dormi là, sur la terrasse déserte ? Je levai les yeux vers le ciel papillotant d'étoiles, puis les abaissai de nouveau vers le gosse.

— *You didn't wake me up. Why?*

— *You were sleeping, sir...*

C'était cela, l'Inde ! Dans n'importe quel autre café du monde, le serveur m'aurait secoué par l'épaule : « On ferme, monsieur ! » Ici, c'était avec la patience ancestrale de son peuple que le *tambi* avait veillé sur mon sommeil, ses prunelles sombres fixées sur moi pendant que je flottais dans les effluves ambrés de mon ivresse.

Je titubai jusqu'à la balustrade. Le spectacle que j'avais sous les yeux était à couper le souffle. Les toits sous la lune, les terrasses à l'infini ployant sous leur fouillis de jasmins, les mille et un falots de la ville assoupie mais jamais morte. Et, au-dessus, la nuit indienne pareille à nulle autre, avec son ciel où palpitaient comme un pouls toutes les étoiles de la légende et le regard d'or des divinités millénaires...

Je me retournai vers le *tambi*, qui me sourit de toutes ses dents.

— *Thank you*, dis-je en vidant le contenu de ma poche dans sa main.

Les jambes ankylosées, je redescendis une à une ces marches raides que j'avais gravies quelques heures plus tôt avec tant d'impatience. En fin de compte, aucune walkyrie n'avait jailli de ces degrés pour poser son divin postérieur sur l'une des chaises en bois de la terrasse. Les flocons scandinaves, ça fond trop vite sous le soleil de l'Inde...

Sur le trottoir, des formes allongées, la tête enveloppée d'un pan de sari ou de pagne, dormaient à même le sol, tête-bêche sous le scintillement du ciel. Un rickshaw en maraude descen-

dait la rue toutes lumières éteintes, et quand le visage du conducteur arriva à ma hauteur, j'eus l'impression qu'il pédalait dans un rêve. Mais il n'en était rien, car il m'adressa au passage un signe de tête :

— *Hello, brother!*

Ému par le sentiment de notre fraternité nocturne, je lui rendis son salut et repris le chemin de mon hôtel.

Inge m'avait posé un lapin, c'était un fait.

Mais l'Inde avait été au rendez-vous.